

# LE PARAPLUIE

*Suite et fin.*

Mais, à peine fut-il rentré, le soir, sa femme lui saisit le parapluie dans les mains, l'ouvrit pour constater son état, et demeura suffoquée devant un désastre irréparable. Il était criblé de petits trous provenant évidemment de brûlures, comme si l'on eût vidé dessus la cendre d'une pipe allumée. Il était perdu, perdu sans remède.

Elle contemplant cela sans dire un mot, trop indignée pour qu'un son pût sortir de sa gorge. Lui aussi, il constatait le dégât et il restait stupide, épouvanté, consterné.

Puis ils se regardèrent ; puis il baissa la tête ; puis il reçut par la figure l'objet crevé qu'elle lui jetait ; puis elle cria, retrouvant sa voix dans un emportement de fureur :

— Ah ! canaille ! canaille ! Tu en as fait exprès ! Mais tu me le payeras ! Tu n'en auras plus. . . .

Et la scène recommença. Après une heure de tempête, il put enfin s'expliquer. Il jura qu'il n'y comprenait rien ; que cela ne pouvait provenir que de malveillance ou de vengeance.

Un coup de sonnette le délivra. C'était un ami qui devait dîner chez eux.

Mme Oreille lui soumit le cas. Quant à acheter un nouveau parapluie, c'était fini, son mari n'en aurait plus.

L'ami argumenta avec raison :

— Alors, madame, il perdra ses habits, qui valent certes davantage.

La petite femme, toujours furieuse, répondit :

— Alors il prendra un parapluie de cuisine, je ne lui en donnerai pas un nouveau en soie.

A cette pensée, Oreille se révolta.

— Alors je donnerai ma démission, moi ! Mais je n'irai pas au Ministère avec un parapluie de cuisine.

L'ami reprit :

— Faites recouvrir celui-là, ça ne coûte pas très cher.

Mme Oreille, exaspérée, babutia :

— Il faut au moins huit francs pour le faire recouvrir. Huit francs et dix-huit, cela fait

vingt-six ! Vingt-six francs pour un parapluie, mais c'est de la folie ! c'est de la démence !

L'ami, bourgeois pauvre, eut une inspiration :

— Faites-le payer par votre Assurance. Les compagnies payent les objets brûlés, pourvu que le dégât ait eu lieu à votre domicile.

A ce conseil, la petite femme se calma net ; puis, après une minute de réflexion, elle dit à son mari :

— Demain avant de te rendre à ton Ministère tu iras dans les bureaux de la *Maternelle* faire constater l'état de ton parapluie et réclamer le paiement.

M. Oreille eut un soubresaut.

— Jamais de la vie, je n'oserai ! C'est dix-huit francs de perdus, voilà tout. Nous n'en mourrons pas.

Et il sortit le lendemain avec une canne. Il faisait beau, heureusement.

Restée seule à la maison, Mme Oreille ne pouvait se consoler de la perte de ses dix-huit francs. Elle avait le parapluie sur la table de la salle à manger, et elle tournait autour sans parvenir à prendre une résolution.

La pensée de l'assurance lui revenait à tout instant, mais elle n'osait pas non plus affronter les regards railleurs des messieurs qui la recevaient, car elle était timide devant le monde, rougissant pour un rien, embarrassée dès qu'il lui fallait parler à des inconnus.

Cependant, le regret des dix-huit francs la faisait souffrir comme une blessure. Elle n'y voulait plus songer, et sans cesse le souvenir de cette perte la martelait douloureusement. Que faire cependant ? Les heures passaient ; elle ne se décidait à rien. Puis, tout à coup, comme les poltrons qui deviennent crânes, elle prit sa résolution :

— J'irai et nous verrons bien !

Mais il lui fallait d'abord préparer le parapluie pour que le désastre fût complet et la cause facile à soutenir. Elle prit une allumette sur la cheminée et fit, entre les baleines, une grande brûlure, large comme la main ; puis elle roula délicatement ce qui restait de la soie, la fixa avec le cordelet élastique, mit son châle et